

LAGNEAUX, SÉVERINE. *Éternel provisoire. Ethnographie de la paysannerie roumaine à l'heure européenne*. Paris, L'Harmattan, « Anthropologie prospective », 2016, 316 p. ISBN 978-2-8061-0253-9

Daniela Moisa

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072940ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072940ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moisa, D. (2020). Compte rendu de [LAGNEAUX, SÉVERINE. *Éternel provisoire. Ethnographie de la paysannerie roumaine à l'heure européenne*. Paris, L'Harmattan, « Anthropologie prospective », 2016, 316 p. ISBN 978-2-8061-0253-9]. *Rabaska*, 18, 360–364. <https://doi.org/10.7202/1072940ar>

Haut-Missouri, mobilité de rupture pour ceux qui font souche en pays autochtone. Cette mobilité est liée aux socio-économies régionales ; elle est également socioculturelle, et il faut savoir gré à Havard qui, sans tomber dans les explications faciles, fait ressortir l'attraction des femmes autochtones auprès des coureurs de bois. Ainsi, ce n'est pas la moindre qualité de *L'Amérique fantôme* que de réconcilier les approches matérialistes des études sur les circulations pelletières et une perspective qui fait remonter à la surface la notion de liberté comme élément important de l'expérience des aventuriers du Nouveau Monde.

YVES FRENETTE

CRC-MTCF, Université de Saint-Boniface

LAGNEAUX, SÉVERINE. *Éternel provisoire. Ethnographie de la paysannerie roumaine à l'heure européenne*. Paris, L'Harmattan, « Anthropologie prospective », 2016, 316 p. ISBN 978-2-8061-0253-9.

Lorsque j'ai commencé à écrire ma thèse de doctorat sur les maisons des habitants de Certeze, village situé dans la région du Pays d'Oaş, au nord-ouest de la Roumanie, je me rappelle l'élan avec lequel j'avais commencé à vouloir « résoudre » mes questionnements sur le paysan roumain. Ce que je ressentais alors comme une obligation que tout bon anthropologue qui s'intéresse à la paysannerie roumaine doit affronter m'a presque fait oublier l'objectif principal de mon analyse : comprendre ce que signifie les maisons de type occidental des Certezeni. Au moment où je me suis libérée, sans l'éluder complètement, du paradigme du paysan comme matrice « obligatoire » de compréhension des phénomènes qui forgent le monde rural roumain contemporain, la maison de la réussite a commencé à révéler ses secrets, et ses bâtisseurs, à dévoiler ce qu'ils sont devenus (Moisa, *Maisons de rêve [...]*, 2011). La lecture du livre de Séverine Lagneaux, qui porte sur Mijloace, village situé à l'ouest de la Roumanie, région complètement différente de mon terrain de recherche, a confirmé le malaise que j'avais ressenti dans le cas des Certezeni. De là ma lecture avec un brin de comparatisme avec quelques ethnographies d'autres villages roumains qui traversent des phénomènes similaires à ceux décrits par Séverine Lagneaux.

Le village de Mijloace se situe au Banat, région roumaine profondément marquée par les bouleversements socio-économiques de la deuxième moitié du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle. Ses habitants ont vécu la collectivisation de la période communiste, ensuite, après la chute du régime en 1989, la restitution des terres et, pour finir, l'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne en 2004. Ce dernier moment a produit une augmentation de la

mobilité du travail des Roumains en Occident et, inversement, l'apparition, dans les milieux ruraux roumains, d'investisseurs étrangers régis par les normes européennes. La recherche ethnographique de Lagneaux, menée au début des années 2000, fut une occasion en or pour observer à chaud l'impact que ces bouleversements des territoires, des économies et des savoir-faire locaux ont eu sur le quotidien des individus, leur mode de vie et façon d'être. La clé de voûte de l'analyse proposée par l'auteure est la *gospodăria*, l'unité centrale d'organisation du village roumain telle que définie, vécue et communiquée par les habitants de Mijloace. Sa lecture approfondie et attentive révèle les défis que traverse la paysannerie roumaine appelée encore une fois à s'adapter, à changer en fonction de normes et de modèles qui ne sont pas nécessairement les siennes. C'est justement dans ce contexte de changement accéléré de Mijloace que les grandes catégories épistémologiques qui confortent l'analyse anthropologique occidentale et roumaine sont mises à l'épreuve, défi que l'auteure a relevé avec succès. Le titre même *Éternel provisoire...* synthétise ce que la *gospodăria* et le *gospodar* sont au village de Mijloace et, plus largement, dans le milieu rural roumain, c'est-à-dire « une fabrique de sens multiples, un atelier au sein duquel le villageois façonne son être au monde selon ce qu'il était, est et sera. » (p. 128), et encore une « construction mouvante » (p. 22).

Structuré en huit chapitres encadrés par le *Terrain* et l'*Épilogue*, le livre présente les multiples articulations de la *gospodăria* et de l'identité des habitants de Mijloceni à la lumière d'un survol de concepts tels que le village, le paysan, la maison ou encore la paysannerie. Le *Terrain* nous donne un aperçu de ce que le village de Mijloceni est, de son histoire, de ses habitants et leur quotidien. Ici, on observe que la majorité des interlocuteurs qui participent à la recherche ethnographique, à quelques exceptions près, appartiennent à l'intelligentzia locale. Or, il y a une différence qui s'opère dans tous les villages roumains entre cette catégorie sociale et les « paysans », différence qui peut avoir une incidence sur les discours, les pratiques et les représentations des acteurs. Cet aspect aurait mérité un questionnement plus poussé sur les limites de la méthodologie choisie. Ensuite, les deux premiers chapitres font un survol des grands paradigmes qui ont longtemps articulé les définitions de la *gospodăria* et du *gospodar* roumains, dont celui du village et celui du paysan et ses multiples facettes (le paysan-agriculteur, le paysan-prolétaire et, plus récemment le paysan-migrant et l'écopaysan). La déconstruction des nombreux narratifs sur le paysan roumain permet à l'auteure d'aller « au-delà du paysan » afin de comprendre ce que les Mijloceni sont et font en contexte de l'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne. Cette partie révèle déjà « le dualisme agraire auquel les campagnes roumaines sont confrontées » depuis les années 2000 (p. 19), les accrochages et les reconfigurations des

territoires et des liens sociaux dans le village avec l'arrivée d'un nouvel acteur, l'investisseur occidental.

Le reste des chapitres séduit par une ethnographie minutieuse et sensible du quotidien de quelques *gospodării* et *gospodari* de Mijloceni. L'analyse d'une maisonnée permet des réflexions sur le lien très fort entre la maison, le travail de la terre et l'élevage du bétail. En plus d'être une unité matérielle, la maison est également une unité symbolique qui communique la réussite et l'honorabilité de l'individu et de la famille. Tout comme dans le cas des habitants de Certeze ou de Cajvana, la maison et, plus largement, la *gospodăria* des Mijloceni garde ses caractéristiques locales, sans toutefois se soustraire à la consommation de biens, de pratiques et de savoir-faire occidentaux qui émergent avec la mobilité du travail à travers tout le territoire de l'Union européenne. Bien que l'analyse de la catégorie des migrants soit moins peaufinée, on découvre dans les nouvelles maisons de Mijloceni les mêmes dynamiques que celles identifiées par mon étude sur la maison de la réussite à Certeze (Moisa, *La Maison de la réussite* [...], 2020) ou celles de Vintilă Mihăilescu sur les *proud houses* à Cajvana (Mihăilescu, « *Something nice* » [...], 2014) : « celle d'une tradition qui se teinte de couleurs et nuances "neuves" », « d'une boussole » qui « [...] aide à dire sa position dans le village et la société roumaine par le mode de vie auquel elle invite [...] » (p. 130).

L'analyse des savoir-faire culinaires qui suit est quant à elle un prétexte pour réfléchir sur les changements survenus dans les formes de production et de consommation internes et externes à la *gospodăria*. Loin d'être une simple démarche pour assurer la nourriture et l'indépendance économique de la famille, « cultiver son jardin et en cuisiner les produits, c'est aussi une modalité de l'être au monde des *gospodari* » (p. 143), de là les enjeux éthiques et ontologiques de la transformation des *gospodari* en petits fermiers afin de les aligner aux normes européennes. L'ethnologie du manger permet aussi à l'auteure de réfléchir aussi sur les articulations entre le global et le local, entre la tradition et la modernité. L'analyse des pratiques de la production du lait et de l'élevage du bétail dans la *gospodăria* révèlent les différences existantes entre l'éthique traditionnelle de cette unité socio-économique locale et l'éthique avancée par les normes d'élevage européennes. Elle fait ressortir les divergences de sens et d'usages de termes tels que « propre », « hygiène », « bien-être » et « souffrance » de l'animal lorsque ceux-ci sont mobilisés par les habitants de la *gospodăria*, d'une part, et par les responsables d'entreprises d'élevage industriel, d'autre part. Dans cet exercice d'adaptation des modèles économiques de production qui eux-mêmes sont contestés dans les pays occidentaux depuis plusieurs années par les écologistes, les défenseurs des droits des animaux ou même pour les adeptes des économies locales (Zuindeau, *Développement durable* [...], 2018), la *gospodăria*

émerge, malgré ses difficultés et ses limites, comme un frein et comme une alternative à ces modèles « du centre ». J'ai trouvé cette idée très intéressante et innovatrice d'autant plus que, depuis une quinzaine années, il émerge en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord plusieurs mouvements, surtout écologiste et environnementaliste, qui cherchent des modèles de vie, de production et de consommation alternatifs aux structures hégémoniques des économies néo-libérales.

La dernière partie de l'ethnographie de Mijloace traite des relations de sociabilité à l'ère de la mobilité. Car, en plus d'être une unité autonome, la *gospodăria* est connectée à des réseaux plus larges, vicinaux, parentaux, villageois et transnationaux. Cette mise en réseaux conduit à une diversification des traits et des occupations des habitants. Ainsi, la *gospodăria* se définit au croisement entre son autonomie en tant qu'unité de production et de consommation d'une part, et sa mise en réseau, d'autre part ; entre son rôle de marqueur de l'appartenance et de la distinction ; entre le devoir du travail de la terre et l'intégration inévitable d'autres occupations, etc. Tout comme dans le cas du village Certeze – où les habitants sont devenus des *hommes-orchestre* qui, en plus de l'élevage du bétail et du soin de leurs terres et de leur potager, construisent leur maison, savent mettre la faïence, faire la plomberie, etc. – les Mijloceni alternent entre la gestion des travaux agricoles et d'autres occupations qui peuvent les amener dans la ville ou ailleurs, en Europe. Est-ce que cette multiplication des compétences et occupations rend les Mijloceni moins paysans ? La réponse de l'auteure va dans le même sens que celle exposée dans le cas du village de Certeze (Moisa, « Du couteau à la maison [...] », 2011) : « Le village de Mijloace comme d'autres communautés paysannes est un puzzle formé d'éléments disparates, mais pas sans rapport les uns avec les autres et qui, ensemble, le définissent. Bien plus qu'une adaptation des petites exploitations individuelles aux normes du marché, bien plus qu'un repli identitaire face au changement, la *gospodărie* incarne un mode d'être contemporain. Elle permet aux Mijloaceeni [*sic*] de rester dans le jeu tout en ayant l'impression d'appartenir à la modernisation en marche ainsi qu'en témoignent les multiples échanges qui ont cours dans les maisnies » (p. 196). À l'échelle plus large, l'auteure constate une élasticité des réseaux d'échange et de sociabilité qui se transforment en raison de la diversification même du profil du *gospodar* qui peut être aussi bien un migrant qu'un journalier ou un entrepreneur. L'expérience de l'individu n'est plus unique, mais dispersée. Cette multiplication des références explique pourquoi certains des habitants de Mijloace, tout comme la majorité des Certezeni et Cajvăneni qui habitent et travaillent dans les quatre coins de l'Europe, ne sont plus les paysans d'il y a vingt ans. C'est pourquoi le terme « paysan » est si problématique, et « village » si restrictif. L'auteure voit dans la mobilisation du terme

« communauté » une solution qui lui permet d'atteindre son objectif énoncé au début du livre, soit celui d'aller au-delà du paysan dans la compréhension de la *gospodăria* et, plus largement, du village roumain à l'heure de l'Union européenne. Ce que j'attendais avec impatience de voir était la relation entre le *gospodar* et les fermiers étrangers, notamment Christophe, fermier belge qui revient le plus souvent dans les témoignages. Quelques détails ici et là font état de certaines tensions entre les *gospodari* et celui-ci. Je comprends que la clé de voûte du livre a été le *gospodar*. Néanmoins, une ethnographie tout aussi détaillée de l'*Autre*, dont l'arrivée bouleverse les normes locales, aurait enrichi l'analyse et aurait apporté quelque chose d'encore plus unique et original à l'ethnographie du monde rural roumain envisagée par cette étude.

L'épilogue est une synthèse de ce que la *gospodăria* et le *gospodar* sont selon les définitions des différents acteurs interrogés. Pour une dernière fois, l'auteure donne la parole aux habitants de Mijloceni et, en le faisant, elle révèle encore une fois le caractère complexe et dynamique de la *gospodăria*. On comprend aussi que, pour saisir ses sens et ses usages multiples, on doit aller au-delà des discours et plonger dans la fabrique de la pratique quotidienne, ce que Séverine Lagneaux fait avec beaucoup de finesse et d'empathie.

DANIELA MOISA
Université de Sudbury

LÉVÊQUE, GILLES. *À quoi sert la culture ?* Paris, L'Harmattan, « Pour comprendre », 2019, 270 p. ISBN 978-2-343-16894-4.

À la question posée par le titre de son essai, Gilles Lévêque répond d'emblée en empruntant la formule à Pierre Bourdieu : à produire de la distinction sociale. Afin d'étayer sa vision utilitariste, l'auteur procède en deux temps. Privilégiant une perspective diachronique, il collige d'abord les diverses figures empruntées par la culture au fil du temps pour ensuite exposer sa conception, fruit d'une longue délibération intellectuelle au terme de laquelle il conclut que la seule culture apte à satisfaire les aspirations du monde contemporain est la culture cultivée amputée de toute référence à une transcendance quelconque.

Gilles Lévêque, qui enseigne la philosophie de l'art et de la culture à l'Université du Littoral Côte d'Opale (Hauts-de-France), traque la culture cultivée jusqu'à son origine, soit l'Antiquité. Il revient à Cicéron d'avoir identifié cette culture qui allait féconder toutes les époques jusqu'à aujourd'hui. S'inspirant du vocabulaire agricole, il nomme *cultura animi* ce soin de l'âme dont l'objectif avoué est d'arracher l'homme à son animalité